

BADMINTON

«C'est un sport qui exige d'avoir des capacités dans tous les domaines»



De Poliez-le-Grand à Friedrichshafen, le parcours de Malik et Leila Zarrouk a de quoi inspirer tous les jeunes sportifs de la région.

Enfants de Poliez-le-Grand, Leila et Malik Zarrouk ont commencé le badminton à 7 et 9 ans. Moins de 10 ans plus tard, ils s'apprentent à intégrer l'élite nationale par la grande porte. Récit de deux vies de passion, d'engagement, mais aussi de sacrifices.

Le Centre de Badminton de Malley résonne de crissements de chaussures et d'éclats de voix au rythme des points marqués. C'est dans cet univers que Malik et Leila Zarrouk, frère et sœur de Poliez-le-Grand, passent une bonne partie de leurs journées, jusqu'à 9 entraînements par semaine.

Leila rêve d'atteindre les sommets, et elle en a les moyens: plusieurs fois championne suisse des moins de 15 ans en simple et en double, elle a déjà disputé plusieurs tournois internationaux, et est même devenue la plus jeune qualifiée pour le championnat de Suisse Elite, où elle a affronté la meilleure joueuse du pays. Malik, l'aîné, n'est pas en reste, lui qui a remporté un tournoi international à Friedrichshafen chez les moins de 17 ans et se voit évoluer un jour en Ligue Nationale A. Pas question cependant de vivre de leur sport: une seule joueuse en Suisse est professionnelle. Si le badminton nourrit, c'est uniquement de plaisir et de passion.

De la passion, il en faut pour suivre un tel rythme (deux entraînements par jour!), qui plus est dans une discipline aussi exigeante physiquement. «Le matin, je me lève à 6h10 pour aller à l'école à Yverdon, le soir je rentre à 21h, et il y a encore les révisions,

confie Leila. Quand mes amis me proposent d'aller manger au fast-food le vendredi soir, je suis obligée de refuser. Mais c'est ma passion: je suis heureuse de le faire». «Les sacrifices que je fais pour ce sport, c'est avant tout du temps, note Malik. La semaine il y a le gymnase et les entraînements, le week-end il y a les compétitions, pendant que mes amis s'amuse et boivent des bières au bord du lac.

Si Leila et Malik peuvent cumuler l'école et le badminton à ce niveau, c'est grâce au cursus cantonal sport/études, ainsi qu'à la dévotion de leurs parents. «Sans eux pour nous soutenir et nous amener sur les lieux des compétitions, on ne pourrait tout simplement pas le faire», abondent les jeunes champions. «Avec deux enfants qui jouent à ce niveau, le budget total par année se monte à 18'000 francs à notre charge, note Karim Zarrouk, leur père. On les encourage, mais le jour où ils n'auront plus de plaisir, on est prêts à tout arrêter».

Mais la fin de l'aventure, ce n'est pas pour tout de suite. «J'ai essayé d'autres sports comme le foot, mais je n'y ai pas trouvé le même fair-play, ni les mêmes sensations, se souvient Malik. Je veux de l'intensité, un sport sans temps morts». «J'aime beaucoup voyager pour aller disputer des tournois, relève Leila. Et jouer pour l'équipe nationale suisse (U15) c'est quelque chose d'impressionnant, c'est comme si tu représentais ton pays». Pour ceux qu'il convient d'appeler des espoirs du sport suisse, le prochain rendez-vous est prévu en juillet... en Bulgarie!

Loric Roberti

Le paradoxe du badminton

En double comme en simple, le badminton est un des sports les plus exigeants. Leila Zarrouk confirme: «Pour arriver au niveau des meilleurs joueurs, il faut tout améliorer: tactique, physique, mental, vitesse, puissance, anticipation...». «Le passage du niveau romand au niveau national est assez sec, poursuit Malik. On se fait soudain éliminer au premier tour alors qu'on faisait des podiums en compétitions régionales». Paradoxalement, si les bons joueurs doivent sans cesse remettre l'ouvrage sur le métier, le badminton n'en est pas moins un sport très accessible et ludique, dans la mesure où «deux mauvais joueurs peuvent avoir du plaisir et réussir à faire des échanges, au contraire du tennis où ils vont surtout aller chercher la balle par terre».